

Trop paresseux pour danser au bal, il ne reculait pas devant l'expédition la plus dure : escaladant, par exemple, les montagnes Rocheuses pour tuer un *big-horn*. Aussi, lorsqu'un soir au club, à Paris, un ami de passage, le comte Musso Danella, un Corse, l'avait invité à venir chasser le mouflon dans ses terres, avait-il accepté.

Voilà comment il se fait que M. Barnes, le jour où commence notre histoire, est depuis trois semaines en Corse, voilà comment il a tué tous les mouflons possibles, visité l'île dans tous les sens, mais sans avoir pu voir ce qui l'eût intéressée pardessus tout, une *vendetta* en activité.

Il était à Ajaccio, en route pour la France, lorsque eurent lieu les événements qui nécessitèrent l'excursion matinale au cours de laquelle nous l'avons rencontré, excursion qui ne le concernait pas personnellement, mais qu'il avait entreprise dans l'intérêt d'une jeune fille, rencontrée lors de son séjour dans l'intérieur de l'île.

La propriété la plus voisine de celle de son hôte, située au milieu des magnifiques forêts de hêtres et de châtaigniers de Bocognano, appartenait à une des familles les plus anciennes et les plus aimées de Corse, celle du célèbre patriote Pasquale Paoli, et était habitée par cette jeune fille.

Elle et son frère étaient les seuls survivants de cette antique race.

Le comte Musso Danella, qui était le tuteur des deux orphelins, avait invité Barnes pendant le séjour de celui-ci, à visiter sa jeune pupille.

La jeune fille venait de quitter la maison où elle avait été élevée en Italie, afin de recevoir son frère, jeune officier de la marine au service de la France, que l'on attendait après une campagne de trois années.

"Elle ne retournera plus en pension. On m'écrit qu'on ne veut plus d'elle, dit le comte, comme deux hommes longeaient l'avenue d'oliviers qui mène à la maison.

—Vraiment ! Et pourquoi ? demanda Barnes.

—*Per Bacco !* elle est trop Corse pour eux, et elle aime trop la liberté ! N'a-t-elle pas quitté la pension un soir, pour aller à Florence entendre Gerster chanter, et n'avait-elle pas menacé de je ne sais quelle vengeance son maître de peinture, qui voulait retoucher un tableau qu'elle venait de terminer ? L'Italien m'envoya le tableau tel quel, avec ses plaintes. Moi je présentai le tableau de Marina au Salon, et lorsqu'il me revint avec une mention d'honneur, je jetai les plaintes de l'Italien au feu.

—Le tableau d'une enfant, qui obtient une mention d'honneur au Salon de Paris ! s'écrie Barnes au comble de l'étonnement.

—C'est au modèle, je crois, que devrait revenir la plus grosse partie du succès. L'enfant avait fait son propre portrait", fit le comte en entrant dans la maison.

Quelques minutes plus tard, Barnes se trouvait face à face avec l'original, et s'étonnait que le portrait n'eût pas obtenu la médaille d'or !

Comme elle se lève pour recevoir ses visiteurs, la jeune fille serre autour d'elle les longs plis de sa jupe. Cette jupe moule un corps d'une perfection admirable, et digne du visage, qui est de la plus éclatante beauté.

L'aimer ! ce serait aimer à la fois Juliette et la Madone, et peut-être en une heure fatale lady Macbeth. Oui, il y a de tout cela dans l'étrange et belle créature qui a nom Marina Paoli.

Elle s'avance pour souhaiter la bienvenue à ses visiteurs, un sourire